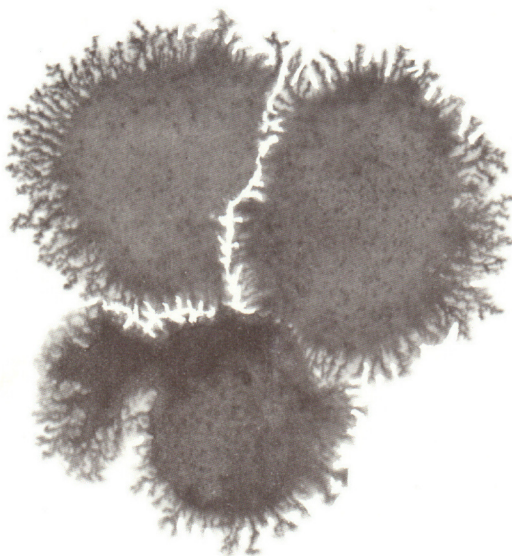


Histoires de cas



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO 42 AUTOMNE 1990

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

DIRECTEUR

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Kahn

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnov,
Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 45-44-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 46-56-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté.....	345 F
Étranger.....	375 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

Histoires de cas

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 42, automne 1990

© *Éditions Gallimard, 1990*

TABLE

<i>Argument</i>		5
Laurence Kahn	<i>Par où commencer?</i>	9
Didier Anzieu	<i>Comment dire</i>	25
Raoul Moury	<i>Deux hommes sous influence</i>	43
Viviane Abel Prot	<i>Cave canem</i>	55
Jackie Pigeaud	<i>Aux sources du cas</i>	65
Marcel Colin	<i>Cas urgent</i>	83
Jean Losserand	<i>Histoire sans cas</i>	97
Daniel Zagury	<i>La clinique psychiatrique n'est plus ce qu'elle était</i>	121
Roger Dorey	<i>Pour la présentation clinique</i>	137
Jacqueline Carroy	<i>Dédouplements</i>	151
Paul-Laurent Assoun	<i>Le récit freudien du symptôme</i>	173
Jean-François Lyotard	<i>Les voix d'une voix</i>	199
Jean-Claude Rolland	<i>L'aède et son héros</i>	217
Jean-Luc Donnet	<i>Le récit de l'action</i>	233
Pierre Fédida	<i>La construction du cas</i>	245
Jacques et Jacques-Michel Gagey	<i>La casuistique</i>	261
Daniel Widlöcher	<i>Le cas, au singulier</i>	285
Edmundo Gómez Mango	<i>Un cas musical : Johannès Kreisler</i>	303
Max Dorra	<i>Un fou, un nombre, un analyste, des Tartares et des planètes</i>	317
Michel Gribinski	<i>Boiterie</i>	341



VARIA

ARGUMENT

Le mot « cas » n'a pas bonne presse parmi les psychanalystes, moins encore chez leurs patients. Il se trouve toujours quelqu'un pour lui faire un procès : les patients ne sont pas des cas, ce sont des individus singuliers, aucun ne saurait ressembler à un autre. Cet être humain qui souffre, c'est faire violence à sa peine et au soin que j'ai de lui que de prétendre le faire rentrer dans une case nosographique, comme s'il ne faisait que servir d'exemple à une catégorie morbide. Rien ne serait moins psychanalytique que d'effacer sa différence, son unicité, d'un mot et, qui plus est, d'un mot qui prétend objectiver, comme il est d'usage en médecine : combien de cas de rougeole avons-nous eu ce trimestre ou, pire encore, combien de cas de guérison ou de décès parmi les cas de tuberculose relevés cette année par l'O.M.S. ? Nos patients ne sont ni les illustrations d'un Traité de psychopathologie ni de la matière à statistiques.

Quant à l'« histoire de cas », même si elle vise à établir le rapport qui va du singulier à l'universel en insistant sur le singulier, sa réputation n'est guère meilleure : elle donnerait toujours dans la « littérature », dans la séduction facile, celle que le XIX^e siècle notamment a eue pour l'inquiétante étrangeté, elle céderait à l'attrait du romanesque ou du fait divers.

Pourtant, un siècle plus tard, nous continuons de nous référer aux histoires de cas des Études sur l'hystérie. Cinquante ans ont passé. Entre le cas d'Anna O. et celui de l'homme Moïse, les histoires de cas, très nombreuses dans l'œuvre de Freud, ne se sont jamais défaites, n'ont perdu ni leur ressort ni leur autorité, semblent indéfiniment ouvertes. Peut-être est-ce parce que toutes (bien qu'une seule en porte le titre) contredisent sinon la théorie, du moins un moment de la théorie ? Toutes contredisent en tout cas l'idée qu'on se fait couramment de la théorisation en psychanalyse, et là est sans doute leur source de jouvence. On se souvient de ce que Freud écrivait en 1915 à Ferenczi : « J'estime qu'on ne doit pas faire de théories. Elles doivent tomber à l'improviste dans notre maison, comme un étranger qu'on n'avait pas invité. » (Les histoires de cas : nos maisons ?) Et, dans la brève ébauche de 1938, Some elementary lessons in psychoanalysis : « (...) Notre science comporte quelques hypothèses qui – on ne sait s'il faut les attribuer aux présupposés ou aux

résultats de notre travail – doivent paraître extrêmement étrangères à nos modes de pensée habituels. » Ces hypothèses, que Freud appelle « inquiétantes », ou suivant la traduction qu'on adopte du mot *bedenklichen*, incongrues ou douteuses ou encore scabreuses; ces hypothèses inquiétantes et cet étranger non invité, c'est lorsqu'ils visitent notre maison que celle-ci redevient neuve. Et lorsqu'on travaille avec eux, nos cures sont des cas, contredisant nos théories au moment précis de leur casus, c'est-à-dire de l'événement, de ce qui arrive.

Telle pourrait être une définition de ce qu'est un cas : ce qui, déjouant nos connaissances et déplaçant nos raisons ou rationalités psychanalytiques, nous fait, comme l'écrivait Sartre, « penser d'un coup : quelque chose est arrivé », par l'analyse, dans le destin du sujet. Il peut s'agir d'un patient, mais aussi d'un personnage de roman (Norbert Hanold), d'un ancien héros de la pathologie (le Président Schreber) ou de la mystique (Christopher Haitzmann), ou encore d'un grand homme comme Léonard de Vinci : ce qui affecte leur devenir affecte aussi notre pensée, et cela les définit comme cas. Mais quelle serait la définition de l'histoire de cas ?

Sartre poursuit : « Pour que l'événement le plus banal devienne une aventure, il faut et il suffit qu'on se mette à le raconter. » Une histoire de cas, c'est le récit d'un cas. On ne voit pas ce que signifierait l'histoire sans le récit, la condition est nécessaire. Est-elle suffisante ? Que le récit soit notre matériel, cela suffit-il à le constituer en histoire ? Sur les rapports du récit et de l'histoire, on trouverait sans doute des éléments de discussion dans les lignes si vives du cas de Katharina (les Études sur l'hystérie), dont voici les premières :

« Pendant l'été de 189..., je fis une excursion aux monts Tauern afin d'oublier un moment la médecine et surtout les névroses. J'y avais presque réussi quand, un jour, il m'arriva de quitter la route principale pour gravir une montagne des environs, renommée pour son panorama et son refuge bien tenu. Parvenu au sommet et une fois réconforté et reposé d'une marche fatigante, je m'étais plongé dans la contemplation d'un point de vue magnifique si oublieux de ma propre personne que lorsque j'entendis quelqu'un demander : " Est-ce que Monsieur n'est pas médecin ? ", je ne rapportai pas tout d'abord ces paroles à moi-même (...). »

Ces lignes, et les suivantes, permettent en effet de reconnaître trois règles grâce auxquelles le récit d'un cas entre en concordance avec l'histoire de ce cas. La première consiste à ancrer le récit dans la réalité, ici, comme peut-être toujours, par le moyen d'une date et d'un nom propre. La deuxième règle consiste à séparer la temporalité du récit de celle de l'histoire : le début et la fin du récit ne coïncident pas avec le début et la fin de l'histoire, qui a commencé sans nous et finira de même. La troisième règle est celle du fil tendu entre les premières représentations, les suivantes et les dernières : comme dans l'analyse, les unes portent alors un écho anticipé, annonce du décalage sans lequel on n'entend pas les autres. Ici, par exemple, la tension s'installera entre l'essoufflement du marcheur, le symptôme de Katharina (« J'ai du mal à respirer ») et le souffle de l'excitation sexuelle. Entre le refuge bien tenu, et la tenue

moins bonne de l'« oncle » dans l'auberge qu'il dirigeait antérieurement. Entre le changement de montagne dans l'excursion du marcheur, et le « déplacement des faits d'une montagne à l'autre » signalé dans la note conclusive. Voire entre l'oublieux de sa propre personne qui ne rapporte tout d'abord pas à lui-même les paroles de la jeune fille, et l'invention, ultérieure, du transfert.

Il y a donc plusieurs histoires : l'histoire du cas n'est pas celle du récit que nous en faisons ni celle du récit qui nous est tenu. Toutes cherchent à remplacer et à transmettre sur pièce des pièces que l'on dira désormais ou de tout temps manquantes. En cela, l'histoire du cas clinique entretient avec les autres histoires, qu'il s'agisse de cas littéraires ou de la grande Histoire, des rapports à la fois éloignés et proches. L'éloignement provient de ce que la première nous arrive par une bouche et les autres – y compris celles de Freud – par un texte. La proximité tient aux moyens : déductions, spéculations, constructions et interprétations sont chaque fois les voies d'accès singulières à ce que nous tenons pour la vérité, et chaque fois elles jettent le trouble en même temps qu'elles apportent l'évidence.

N.R.P.

PAR OÙ COMMENCER?

« Cher Docteur,

Je vous adresse encore quelque chose touchant Hans. Hélas, cette fois-ci, c'est une contribution à l'histoire d'un cas. Comme vous allez le voir, se sont manifestés chez lui, ces jours derniers, des troubles nerveux qui nous inquiètent beaucoup ma femme et moi, car nous n'avons pu trouver aucun moyen de les dissiper. Je me permettrai d'aller demain vous voir, mais je vous envoie un rapport écrit de ce que j'ai pu recueillir. »

Jusqu'aux premiers jours de janvier 1908, l'observation de Hans n'est pas une histoire de cas. Mais, à cette date, la lettre du père modifie le statut des rapports adressés par les parents à Freud.

Antérieurement, ces rapports appartenaient à une sorte de mouvement général de l'observation, mouvement suscité par Freud lui-même auprès de ses élèves et de ses amis. Le but était d'obtenir une démonstration plus directe, par des chemins plus courts, des propositions fondamentales exposées dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Désir avouable, ajoute Freud, si l'on songe que ces assertions ont été forgées comme autant d'hypothèses nées des découvertes effectuées auprès des adultes. « La fraîcheur vivante » de l'enfant, observée, devait donc emporter la conviction de ceux qui refusaient l'existence d'une sexualité infantile. L'observation avait un but : la confirmation.

Mais Hans se mit à souffrir et il devint un cas. On remarque aussitôt que le commencement du récit de ce cas ne coïncide pas avec le commencement du récit en général. Freud, dans sa présentation, distingue clairement le premier temps des observations communiquées par les parents, du second temps, celui de l'histoire de la maladie et de l'analyse. Parce que la lettre du père indique que le souci guidant la confection de ses rapports s'est modifié, le récit de Freud change de nature.

L'histoire de cas rend compte de l'observation d'une pathologie et du procès de son développement jusqu'à sa résolution. Non plus observation d'un état de nature, le regard se porte vers l'événement d'une altération qui implique un double

rapport à la cause et au temps. L'invention de la clinique, mettons par les Hippocratiques, a aussi consisté en l'invention de cette forme narrative où la description d'un trouble inaugure un récit. Mais précisément, parce que le temps descriptif du mouvement de la maladie jusqu'à la crise, jusqu'à la décision finale heureuse ou malheureuse, est constamment marquée par la pensée de la cause, le temps narratif est lui-même désorganisé par l'autre temps, celui qui, dans l'antériorité, recherche l'origine. En somme, il y a deux bords à l'histoire d'un cas – l'événement d'un trouble et l'événement de sa résolution –, et un débordement incessant. Parce que rien ne permet d'affirmer que la cause est actuelle, le temps de l'histoire débordera le temps du récit.

Mais alors, où commence l'histoire? Ou, plutôt, par où commencer le récit? Car, somme toute, Freud commence par les observations antérieures à l'apparition de la phobie de Hans. Certes, il distingue.

Mais, admettons que le commencement de la narration du cas semble s'ajuster parfaitement avec le début de l'histoire. Par exemple, Simon – disons Simon – est né le 3 juin 1971; c'est l'enfant unique d'un père et d'une mère eux-mêmes aidés, depuis l'adolescence, par le service d'aide à l'enfance. Il souffre, à la naissance, d'une fente palatine qui ne peut être opérée qu'à l'âge de dix mois. Ses neuf premiers mois sont marqués par de nombreuses hospitalisations. Il est adressé au CMPP pour un retard massif de la parole et du langage, en octobre 1974, date à laquelle le docteur Charue, médecin consultant, le reçoit pour la première fois avec ses parents. En juin 1975, elle me demande de voir Simon pensant que les parents sont alors prêts à accepter une aide pour leur fils et que Simon peut peut-être bénéficier d'une psychothérapie individuelle. Une telle coïncidence est une figure de style qui porte ses conséquences. La présentation de l'enfant au monde, inaugurant le récit, implique une forme de totalité de l'histoire. Celle-ci commencerait avec la naissance et s'achèverait avec la mort; elle serait décrite sur le mode d'un développement linéaire; et l'aventure de l'analyse, se coulant dans l'aventure de la vie, consisterait en une somme d'événements se succédant au fil du temps qui, dans cet agencement même, trouverait le substrat de son sens.

Ceci suppose implicitement deux choses: d'une part que tous les événements survenus depuis la naissance font, dans l'ordre de la chronique, partie du cas, sur le mode non de l'antécédence, mais de la *présentation* – et c'est du même coup décider que l'histoire du trouble, quel que soit le moment de son avènement manifeste, commence avec l'événement de la naissance. Et, d'autre part, cela implique que l'histoire du cas trouverait dans la chronologie même la modalité de son intelligibilité.

Car qu'est-ce qu'une histoire de cas sinon le récit d'une histoire au service d'une certaine forme d'intelligence? Un psychanalyste en est le narrateur qui, d'un côté, argue de la réalité (fût-elle la réalité de mémoires rédigés ou celle fictive d'un personnage de roman), et de l'autre tend vers un but dont témoigne

son récit lui-même. Ce récit est donc l'organisateur de cette histoire. Le sens du récit ira-t-il dans le sens de l'histoire? L'axe du temps apparaît alors comme l'axe même du dévoilement progressif du sens.

Lorsque les historiens de l'école de Seignobos soutinrent fermement la position de la fidélité descriptive des faits historiques et de leur chronologie, ils considéraient, ce faisant, que l'ordre de l'histoire contenait l'ordre même de sa compréhension. Le narrateur devait être effacé au profit de la stricte analyse critique, et ainsi accéderait-on à une forme de vérité historique qui ne devrait plus rien à la fiction. Mais évidemment, malgré ce souci d'extrême transparence, ces historiens furent aussi des romanciers. Bien différents de Michelet, certes, ils furent à leur manière des romanciers du temps, tout occupés par l'authentification datée des documents.

Admettons inversement que le récit prenne en compte l'effet rétroactif de l'observation des faits, que son commencement consiste en la description d'un état de faits final, lequel éclairerait rétrospectivement la situation première; du même coup la désorganisation de l'axe temporel, agencée par l'organisation du récit, suppose que le résultat du processus dévoile ce qui était antérieurement déjà le procès de l'histoire. Lorsque Henri Pirenne explique la modification des pôles européens du pouvoir au Moyen Âge par la modification des axes commerciaux, c'est, d'une certaine manière, en partant de l'état final des voies d'échange de l'empire de Charlemagne, – par ce constat de leur déplacement vers le nord-ouest de l'Europe –, qu'il parvient à l'hypothèse de la fermeture du bassin méditerranéen sous la pression de l'empire musulman et de son activité maritime. L'histoire des longues périodes désorganise l'axe du temps, puisque les marques ultérieures des modifications indiquent rétrospectivement le point d'origine de la modification.

Le récit de l'histoire a dès lors à charge de restituer à rebours l'émergence de l'origine. En cela, l'histoire se distingue de l'observation des faits. Son récit suppose une théorie. Que l'on mesure, par exemple, l'écart entre l'analyse du soulèvement hébertiste faite par Mathiez, dans son histoire de la Révolution française, et l'étude qu'en propose Daniel Guérin dans son livre *Bourgeois et bras nus* : un même événement est découpé selon des modalités très différentes parce que aussi bien les signes retenus, ceux que la théorie de l'histoire indique comme pertinents ne sont pas les mêmes. Mathiez, l'historien bourgeois (et communiste), Guérin, l'anarchiste, ne produisent pas la même analyse historique parce que le découpage du récit diffère et donne lieu à un découpage autre des signes. Et se pose alors la question de celui que la narration présentera en premier.

De la même manière, l'histoire d'un cas, se distinguant de l'observation, découpe par son récit même le champ clinique et indique par là ce qui est retenu comme signe et comme signe premier.

Par où commencer, donc? Parce que le récit est notre œuvre en même temps que notre matière, la théorie et la clinique font corps d'emblée, par exemple sous la forme de cette interrogation : où débute l'histoire?

Notons seulement ceci : l'observation, qui précède le début de l'histoire du cas de Hans, comprend deux faits : l'intérêt particulier de Hans pour le « fait-pipi », et la menace de la mère lorsqu'elle surprend l'enfant la main au pénis : « Si tu fais ça, je ferai venir le Dr A. qui te coupera ton fait-pipi. » Si Freud indique ces faits, est-ce parce qu'ils sont déjà des signes ? Mais, dans ce cas, non des signes de la pathologie elle-même, mais des signes pour l'intelligibilité.

Reprenons : Simon n'avait pas encore quatre ans lorsque je l'aperçus pour la première fois dans l'escalier du CMPP. Il entra et sortait des bureaux, sautait dans l'escalier, ne laissait pas le moindre répit aux secrétaires qui devaient le surveiller. Et personne ne comprenait un mot du jargon qu'il employait pour s'adresser à lui-même et aux autres. Le voilà, tout simplement, le commencement : Simon, tel que je l'ai vu au début. Mais ce début n'est pourtant pas le commencement de notre rencontre.

Donc, voici plutôt comment je commencerai : Simon avait tout juste quatre ans lorsque je le reçus pour la première fois. Dans la matinée de ce premier rendez-vous, j'ai cherché une boîte de petits jouets que je pourrais mettre à sa disposition, et j'ai retrouvé, en fouillant dans mon placard, la boîte d'un autre enfant, Olivier, dont le traitement s'était achevé quelque temps auparavant. Ce matin-là, j'ai transvasé une partie du matériel d'Olivier dans une petite valise noire, qui se fermait par un rabattant, et j'ai ajouté quelques objets manquants. Olivier était un enfant très agité, dont l'excitation terrorisée avait longtemps mis à sac mon bureau et les locaux du CMPP.

Simon ou Olivier ? Aux prises avec deux noms propres, je peux argumenter que ce geste, procédant de la condensation de deux souvenirs – l'excitation de l'un et la turbulence jargonneuse de l'autre –, fit office de rencontre avant l'heure du rendez-vous. Dans ce cas où commence l'histoire ? Avec la mémoire du narrateur, c'est-à-dire de l'analyste. Lorsqu'elle s'empare de l'analyste sous la forme d'un mouvement auquel il ne prête pas initialement attention, à quel moment le narrateur retiendra-t-il ce geste comme un signe ? Et signe de quoi ? Je peux me dire, par exemple, que, m'apprêtant à voir Simon, je regrettais déjà Olivier ; ou bien qu'ayant déjà vu Simon, j'allais retrouver Olivier ; ou bien encore que, dans les traits de Simon, je retrouvais un tout autre Olivier qui m'occupait alors beaucoup. De la masse du contre-transfert, on peut dire qu'il permet aussi le découpage du champ clinique. Mais l'on sait également qu'il n'est pas à ce seul service. Parce qu'il appartenait peut-être, mais peut-être seulement, à l'analyse de Simon de démêler ce qu'Olivier venait y faire, le signe resta en suspens.

Mais si maintenant je décide que, dans ce geste, a résidé le commencement, – car il s'agit bien d'une décision narrative –, c'est qu'aujourd'hui d'autres signes m'auront indiqué rétrospectivement la pertinence de celui-là.

Par exemple, cette séance survenue quelques mois plus tard. Nous sommes en mai 1976. Simon entre dans mon bureau, et, comme bien souvent, il en ressort presque aussitôt pour s'enfermer dans les cabinets, lieu qu'il fréquente assidûment durant le temps des séances.

Traversant la salle d'attente, il s'aperçoit ce jour-là que sa mère n'y est pas. Il part à sa recherche et la découvre en conversation avec l'assistante sociale qui la reçoit parfois à l'heure des séances de son fils. Furieux, Simon force la porte et tente de s'installer dans le bureau de cette personne, qui le lui interdit fermement. Il revient alors dans ma pièce dans un état de colère intense. Il hurle, veut à tout prix que je l'accompagne rejoindre sa mère et se fait parfaitement comprendre au milieu de ses vociférations. Papa, maman, la dame, merde, tais-toi, viens, « veux partir », tout y est, et il reste sur le pas de la porte. L'amplitude sonore de la scène est considérable et tout le monde entend. *Lui* : que je suis une sale, merdeuse (et il jette l'éponge trempée à travers le bureau). *Moi* : qu'il a envie de me barbouiller avec tout son caca qu'il a gardé jusque-là dans les cabinets. *Lui* : mort, t'es mort (et il renverse la petite valise à coup de pied), et *moi* : que si j'étais morte, je ne l'empêcherais plus d'être tout le temps avec maman, qu'elle serait entièrement à lui, et qu'il n'aurait plus peur qu'elle ne revienne pas. *Lui* : ta gueule, tais-toi, tombé, cassé (et il bouscule les fauteuils, la lampe, le téléphone), et *moi* : que je ne le laisserais pas tout me casser, et mon bureau, et mon téléphone; mais qu'il veut aussi que je l'arrête, parce qu'il a peur d'être mort si je le laisse tomber en étant morte. Il s'allonge par terre sur le seuil, le pouce dans la bouche, les jambes à l'intérieur du bureau, la tête dépassant dans le couloir. Nous restons silencieux. Nous nous séparons à la fin de la séance. Olivier, dans des circonstances analogues, avait obtenu de moi que je le contienne physiquement, tant les coups étaient violents. Ce jour-là, j'y pense.

Deux noms, trois temps, une hypothèse : Simon, comme Olivier, m'avaient semblé ne disposer que de la décharge motrice pour faire face à la tension que suscitait leur rencontre avec les autres. Leur agitation maintenait le monde dans un état de chaos tel que les différences qui pouvaient s'y manifester entre le dedans et le dehors, par exemple, mais aussi l'avant et l'après, le haut et le bas, et encore les hommes et les femmes, étaient effacées. La perception excitante, que leur faisait connaître le contact, donnait lieu à une volatilisation sans repos que seule la fuite déplaçait dans l'espace. Mais le corps, lui, semblait pris en bloc dans ce mouvement interne pressant, sans qu'il soit permis d'y reconnaître des zones favorites. « Le but sexuel de la pulsion infantile consiste à provoquer la satisfaction par la stimulation appropriée de la zone érogène qui a été choisie d'une manière ou d'une autre », écrit Freud. Un choix, une appropriation et de fait une forme d'orientation autour de la recherche du plaisir, fût-il lui-même l'organisateur de la désorientation par transposition. Voilà déjà comme un tracé par lequel les zones se distinguent. Mais la confusion agitée de ces deux silhouettes – et elles s'étaient

superposées l'une à l'autre –, laissait seulement imaginer l'entremêlement d'un évitement forcené du déplaisir par la fuite motrice entraînant tout le corps, et la recherche harassante de la tension excitante par la même voie. Pas de détente donc; pas de repos; pas de silence, mais pas de mots non plus. Encore moins d'histoires.

Soit, Olivier s'est mêlé de Simon. Mais lorsque je pense à celui-là en présence de celui-ci, ça n'est justement pas sur le mode de la similitude. Simon a dit des mots, Olivier donnait des coups. Simon a pris son pouce, Olivier voulait parfois me mordre. Simon s'est étendu, Olivier ne connaissait pas l'arrêt. Simon a occupé le seuil, Olivier ignorait les frontières. Donc fausse reconnaissance. Ou bien reconnaître que, dans les circonstances où l'un s'était accordé le plaisir violent du contact sous la forme pénible du corps à corps, l'autre s'est engagé sur une voie différente : pouce, seuil, silence et parole.

Une autre voie? Mais n'était-elle pas autre dès le départ? Car, au début, que s'est-il passé? Un geste dans la matinée (deux boîtes en une), et tout de même la rencontre! Ce qu'on appelle le premier entretien indique, par ce vocable même, que l'on devrait toujours commencer par là.

Reprenons encore : j'ai reçu Simon pour la première fois dans l'après-midi du 1^{er} juillet 1975. J'avais précédemment eu le loisir d'entrapercevoir le désordre de son instabilité dans les couloirs du CMPP. Le matin, j'avais préparé une petite valise de jouets. Un seul nom, une seule date : l'histoire de cas est l'histoire d'un cas particulier. Non pas un homme, une femme, mais celui-ci ou celle-là précisément : cet enfant. La narration restitue l'événement de la rencontre sous la forme du singulier. Mais il appartient à ce genre qu'elle ne s'y cantonne pas. « En publiant l'observation détaillée d'une malade et l'histoire de son traitement, j'entreprends après une assez longue interruption de corroborer mes assertions de 1895 et 1896 sur la pathogénie des symptômes hystériques et les processus psychiques de l'hystérie ». Cette femme, Dora; une hystérique; l'hystérie. L'observation observe le particulier. L'assignation nosographique s'appuie sur un universel. À l'intersection des deux, le cas est élevé au rang de l'exemple par le récit de son histoire. Mais un exemple exemplaire de quoi? De la loi théorique qu'il permet de dégager, ou bien d'illustrer? Si l'illustration comprend implicitement un pluriel, la narration n'échappera pas à la fiction de présenter la pluralité sous cet aspect singulier. La singularité du cas dévoile, au plan narratif, l'universalité de la loi; mais celle-ci, la mise en ordre qu'elle permet, a sans doute déjà orienté le regard de l'observateur de telle sorte que, dans le particulier, il a pu reconnaître non seulement le général, mais le généralisable. Entre un et tous, il y a deux et plusieurs: beaucoup ont permis de discerner dans la tempête des manifestations perceptibles les signes qui indiquent la voie, le *poros*. Car la clinique est aussi expérience, *emperia*, et elle est empirisme. Le cas inscrit l'occurrence brève dans le temps long, mais le cas modifie

le temps long sous la forme de l'événement et de la surprise qu'il réserve. Donc, Simon et Olivier, mais d'abord Simon seul.

Le 1^{er} juillet 1975, je le reçois pour la première fois dans mon bureau. Il ouvre les tiroirs de la table, la porte du cagibi du lavabo, tente de forcer le placard qui contient les boîtes de jouets, puis ouvre intempestivement le couvercle de la petite valise noire. Il regarde silencieusement le contenu, frappe les objets, en sort quelques-uns, me les montre en jargonnant, renverse la boîte, me regarde à nouveau en éclatant de rire, donne un coup de pied dans le matériel épars, fait un tour de la pièce qui ressemble déjà à un champ de bataille et ouvre d'un grand geste le tableau. Il s'apprête à sortir du bureau lorsque je lui dis qu'il va sûrement voir si ses parents l'attendent toujours dans la salle d'attente; et il s'arrête lorsque j'ajoute qu'il veut aussi savoir si l'autre bureau qu'il connaît bien et l'autre dame sont toujours là, et si Mme Charue ne l'a pas oublié. Et je m'assois par terre à côté de la boîte. Sur le pas de la porte, il me dit : « Quoi ça ? » De quoi me parle-t-il ? Au hasard, j'attrape un objet : « C'est un soldat. » Il répète : « soldat », se rapproche et me tend une barrière. « Et quoi ça ? » : « une barrière »; « rière », répète-t-il. « Et quoi ça ? », « un cube », « cube ». « Et quoi ça ? », « un rhinocéros », « céros ». « Et quoi ça ? »... « Et quoi ça ? »... Simon répète en écholalie la dernière syllabe du mot que je viens de prononcer. Il ne regarde pas ce qu'il me tend, mais les yeux intensément fixés sur moi, il surveille ma bouche; et il ne me donne un nouvel objet que pour mieux regarder les lèvres bouger quand le mot s'échappe. Au bout d'un moment, je lui dis qu'il ne veut pas de différence entre lui et moi, et qu'il faut que ce soit exactement pareil, les mots qu'on dit et la bouche qui les fait sortir. Simon ferme la boîte et sort. J'attends un moment, je vais le chercher dans la salle d'attente, il est aux cabinets. Pendant que je fixe la date d'un second rendez-vous avec ses parents, il revient puis repart aussitôt.

Lors du second rendez-vous, il entre dans ma pièce très volontiers, s'installe près de la petite valise noire, sort les objets un à un, et on joue à répéter. Puis, d'un coup, il renverse la boîte et sort. Je pense qu'il est allé aux cabinets.

Car, après le premier rendez-vous, il y a le second. Après la surprise de l'immobilité des corps et des regards orientés vers la bouche, la découverte de la bipartition de l'espace. Puis, dans le désordre de la troisième et de la quatrième rencontre, la répétition de cette organisation. Car le désordre met pêle-mêle le jargon, les objets lancés en l'air, les meubles bousculés, la fragmentation du temps passé avec moi. C'est encore le désordre de mon incapacité à trouver dans la suite des objets présentés la liaison d'une histoire. Tandis que l'ordre est celui de l'immobilité des postures, yeux dans la bouche, matière fluide des mêmes mots passant de l'une à l'autre sans section. Pourtant, c'est par la section que semble s'organiser l'ordre de cet espace que Simon scinde précisément en deux : mon

bureau et les cabinets, ce qu'il observe ici et ce qu'il observe là-bas. L'une et l'autre partie ne se rencontrent pas, et cependant le mouvement désordonné de Simon dans le couloir les met en contact. Elles se touchent dans son agitation motrice, elles se séparent dans l'immobilité, elles se rencontrent peut-être dans l'observation du trou de ma bouche.

D'ailleurs, c'est quoi ça? Ce trou, cette femme, cet objet? Le jargon qui ne sectionne pas les mots fait brutalement place au tranchant de sa question, laquelle répond à une histoire que je viens de lui raconter sur une absente. La question paraît concentrer en un énoncé les deux aspects : elle immobilise quelque chose d'ici, et fait obstacle à l'absence par la présence. Mais elle est interrogation déjà et donc peut-être mouvement vers un « à quoi ça sert? », ça, les objets, les parties, les trous. Une question immobilise donc l'autre et sépare l'objet de l'histoire, tandis que la bouillie du jargon, emmêlant les vocables, permet que les mots ne soient pas séparés des choses.

Mais et l'usage des cabinets, et la surveillance de ma bouche, et l'expulsion des matières vocales, et la rencontre des parties sur le seuil de la porte, et le charivari que nous faisons derrière la cloison, tout cela ne m'est apparu que plus tard, lorsque Simon révéla que cette rencontre pouvait faire mourir, lui, l'enfant laissé seul, elle, la mère qu'il ne voyait pas. Nous étions alors en mai 1976. À moins que, au début de juillet 1975, lorsque ses parents me parlèrent pour la première fois, cette idée ne m'ait déjà traversé l'esprit.

« Cher Docteur,

Je vous adresse encore quelque chose touchant Hans. Hélas, cette fois-ci, c'est une contribution à l'histoire d'un cas... Je me permettrai d'aller vous voir demain... »

Cette complication supplémentaire, propre au traitement des enfants, que constitue la présence de leurs parents auprès de l'analyste, se manifeste dans l'histoire de cas par le passage obligatoire du singulier au pluriel. Un enfant est accompagné de ses parents ou de ceux qui remplissent cette fonction, ne serait-ce que parce que ce sont eux qui, en premier, prennent la parole, demandent un rendez-vous et manifestent leur souci. Curieusement, lorsqu'on se penche sur le cas princeps de l'analyse de Hans, tout se passe toujours comme si cette difficulté particulière ne s'était pas présentée, mais qu'en revanche une tout autre difficulté nous aurait été laissée en héritage. Que les deux parents comptent parmi les plus proches adhérents de Freud, et que, toujours selon les dires de celui-ci, l'éducation qu'ils lui donnaient consiste pour sa part essentielle « dans l'omission de nos fautes habituelles en matière éducative », voilà qui place ceux-ci au-dessus de cette forme embarrassante du soupçon – embarrassante pour l'analyste évidemment –, que le trouble tiendrait à l'erreur parentale. Freud ne connaîtrait rien de cet embarras, tout à sa joie qu'une si bénéfique coopération fasse tomber entre ses mains « un pareil morceau de choix » (ce sont ses termes). Mais encore faut-il qu'il soit reconnu comme tel! Et surgirait alors pour lui la difficulté toute différente d'argumenter,

auprès de ses contemporains, et de la postérité, l'étrangeté du dispositif : si ce père, réunissant sur sa personne toutes les formes de l'autorité en plus des qualités de la tendresse, s'est fait l'interprète des désirs refoulés de son fils, comment pourrât-on admettre que pareil traitement ne s'est pas entièrement déroulé sous influence ? Celle de Freud, – c'est-à-dire celle de la théorie analytique –, se serait exercée sur le père, qui l'aurait exercée sur le fils. La suggestion, invalidant l'observation, invaliderait les conclusions.

De l'embarras, il y en a donc, et, somme toute, il concerne bel et bien la place occupée par les parents. Mais, loin de conduire à un débat sur les causes du trouble dont ceux-ci seraient le point d'origine, et parce que Freud est primordialement confronté au soupçon qui pèse sur les assertions mêmes de la psychanalyse, c'est à sa mauvaise influence à lui qu'il s'en prend en premier. Renversement de l'axe donc, et gain notoire : car de la sorte, c'est l'entendement lui-même, par exemple son impossible virginité, qui est inquiété. Et Freud de se demander comment écouter un enfant, lorsque celui-ci a des parents, et qu'ils savent, et qu'ils parlent pour lui : simplement il n'omet pas de se compter au nombre de ces parents-là. Et paradoxalement, c'est par ce biais qu'il dégage, en pensée, l'espace propre de Hans. Hans, l'enfant de ses parents, risque avant tout d'être un enfant de la psychanalyse. Donc, la question sera : comment faire pour que la psychanalyse ne se remémore pas à la place de Hans les théories sexuelles infantiles ?

Parce que, ce qu'il est convenu d'appeler l'anamnèse est au point de rencontre initial des parents et de l'analyste, elle s'offre comme point de rencontre de la théorie et du souvenir. Mais ce n'est ni la théorie de l'enfant ni le souvenir de l'enfant. De sorte que si l'on prend ce point de départ comme point d'origine, à quelle influence, à quelles inférences par les causes nous apprêtons-nous à soumettre l'exercice de la pensée ?

La difficulté particulière qui ne se serait pas présentée dans le traitement de Hans me semble, en tout cas, avoir au moins ceci de commun avec cette autre qu'il nous aurait laissée en héritage, que l'une et l'autre portent justement sur l'alliance que l'analyste contracte avec les parents : non pas celle, explicite, bénéfique, dont l'adjectif thérapeutique règle le destin sans autre forme de procès ; mais celle qui, à l'insu de l'analyste lui-même, risque à tout moment de le précipiter sur le circuit court du reconnaître. Et reconnaître quoi ? Reconnaître dans le dire de l'enfant l'hypothèse issue de la théorie, et reconnaître encore dans le dire de l'enfant l'hypothèse issue du récit des parents. Chaque fois le trouble naît de l'inquiétude provoquée par cette pente trop rapide de la confirmation. Non qu'elle ne vienne troubler la cure en général ; la discussion de Freud, par exemple dans « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation des rêves », dit assez combien ces rêves qui figurent la construction de l'analyste satisfont le désir de soumission du patient. Et combien aussi c'est la soumission de l'analyste à la théorie

– c'est-à-dire à Freud lui-même –, qui tend à trouver son accomplissement par la voie de cet accord.

Mais il reste que, dans le traitement de Hans, autour de cet enfant, et parce que c'est un enfant, ces deux partenaires ont surgi réellement, et que leur entente, celle du père de l'analyse et du père de l'enfant – davantage : la soumission du second au premier –, a réouvert immédiatement le débat sur la suggestion.

On peut, dans les faits – je veux dire dans la pratique –, le régler par divers énoncés prescriptifs : tout comme il est vivement conseillé de ne pas séduire, il est vivement prescrit de ne pas suggérer. Mais la prescription laisse intacte la difficulté. Lorsque le patient est un enfant, que, pour commencer, l'analyste a entendu le récit de ses parents, et que l'alliance entre ces adultes détermine, qu'on le veuille ou non, une forme de repérage par anticipation, on rencontre sous la forme de l'étrangeté du dispositif la question de l'autorité et de la soumission : comme si justement elle apparaissait tel le corollaire inéluctable de cette autre particularité, que constitue la dissymétrie de la situation entre l'adulte et l'enfant.

Repérage, car l'entretien avec les parents a valeur de reconnaissance, au sens tactique, guerrier du terme, sorte de petit détachement qui part en avant, mine de rien, et repère les lieux et leur topographie.

Le premier jour de juillet 1975, lorsque je rencontrai les parents de Simon pour la première fois, voici à peu près ce que j'aperçus. La mère parlait, le père se taisait. Lui avait une tête d'enfant; elle se plaignait des bêtises de leur fils. Ils n'avaient pas de travail et vivaient chez la mère de Madame, depuis leur expulsion d'une chambre qu'ils occupaient dans la ville. Simon trouvait dans sa grand-mère une alliée indéfectible, qui lui passait tous ses caprices; pour cette raison, ajoutait la mère, seule la grand-mère réussissait à se faire obéir de Simon, et elle prenait son mari à témoin qui hochait la tête. Ils n'avaient jamais réussi à comprendre le jargonage de leur fils et ils avaient un peu essayé de lui faire répéter les mots. Mais, de tout cela, ils avaient pensé que la cause en était l'opération sur la bouche, que quelque chose n'avait pas été remis normalement et qu'un jour, sans doute, il faudrait réopérer. L'hôpital, où Simon avait fait de très nombreux séjours et dont auparavant il ne se plaignait pas, lui faisait maintenant peur. Il n'était pas sauvage, il allait volontiers vers les autres, mais il était infernal : colères, comédies, il voulait faire plier tout le monde, mais surtout à l'école, où bientôt on ne voudrait plus de lui. À la maison il n'en faisait qu'à sa tête : par exemple il ne pouvait pas tenir en place même la nuit, où régulièrement il s'installait dans le lit de ses parents, même lorsque le sien était dans leur chambre. Les parents s'y étaient faits. Il n'avait ni frère ni sœur, et n'en aurait pas, car la mère avait mis un terme à toute possibilité de grossesse en se faisant ligaturer les trompes. La malformation palatine de Simon et la mort prématurée d'une de ses nièces semblaient y être pour quelque

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 21 | <i>La passion</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 23 | <i>Dire</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 24 | <i>L'emprise</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 34 | <i>L'attente</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 35 | <i>Le champ visuel</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 36 | <i>Être dans la solitude</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | 37 | <i>La lecture</i> |
| 18 | <i>La croyance</i> | 38 | <i>Le mal</i> |
| 19 | <i>L'enfant</i> | 39 | <i>Excitations</i> |
| 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> | 40 | <i>L'intime et l'étranger</i> |
| | | 41 | <i>L'épreuve du temps</i> |
| | | 42 | <i>Histoires de cas</i> |

À paraître au printemps 1991

Histoires de cas

Monsieur Guelfe existe, certes. Mais Madame Boucle ? Eh bien c'est selon : elle existe et elle n'existe pas ; c'est selon le récit qu'on (qui, on ?) fait (mais à qui ?) de son histoire (et c'est pareil pour Timour le boiteux, pour Ernst le *Rattenmann*, ou pour Beckett). Donc, prenez garde aux histoires. Toutes se passent sous les figuiers au bord du canal. Et croit-on pouvoir les dire qu'à peine en bouche elles font BING ! et les lire qu'elles vous violent, quasiment à votre insu. Et croit-on pouvoir les entendre qu'on y entend quelle voix ? Quelle *phoné* dans quelle cacophonie et au prix de quel assourdissement ?

En effet, « ce qu'elles peuvent être bâclées, nos restitutions ! (écrit Freud à Jung). Quelle misère de taillader comme nous le faisons dans les grandes œuvres d'art que produit la nature psychique. » Et pourtant les histoires de cas des *Études sur l'hystérie* ou des *Cinq psychanalyses* gardent intacts leur autorité et leur ressort : des histoires modèles ?

L'étude de leurs modèles et des nôtres (Charcot, Clérambault ou Melville ?), de leurs sources (Hippocrate, Galien ou une rhétorique ?) et des pratiques – qu'il s'agisse de la pratique psychanalytique ou de celle des casuistes – aborde ici les petites et les grandes énigmes qui sont au principe de l'histoire de cas, jusqu'à explorer l'étrange et pertinente catégorie de l'« Histoire sans cas », la seule qui finisse par où nous et notre inconscient commençons encore : par la préhistoire.

Textes de : VIVIANE ABEL PROT, DIDIER ANZIEU, PAUL-LAURENT ASSOUN, JACQUELINE CARROY, MARCEL COLIN, JEAN-LUC DONNET, ROGER DOREY, MAX DORRA, PIERRE FÉDIDA, JACQUES ET JACQUES-MICHEL GAGEY, EDMUNDO GÓMEZ MANGO, MICHEL GRIBINSKI, LAURENCE KAHN, JEAN LOSSERAND, JEAN-FRANÇOIS LYOTARD, RAOUL MOURY, JACKIE PIGEAUD, JEAN-CLAUDE ROLLAND, DANIEL WIDLÖCHER, DANIEL ZAGURY

et le quatorzième cahier de VARIA



9 782070 721474



Extrait de la publication

90-XII

A 72147

ISBN 2-07-072147-7

115 FF tc